

Une voix dans le couloir

...J'eus si peur de voir mon cœur se transformer en cœur d'acier

Fadila Naji

C'était minuit... J'étais le médecin de garde dans l'un des hôpitaux périphériques. J'avais travaillé 15 heures de suite tout au long de la journée...

Je finis une révision rapide des tests de labo du soir et me dirigeai vers ma chambre pour me reposer.

Ma chambre était située au milieu d'un long couloir, entre les chambres des patients.

Je traversai le couloir absorbée dans mes mille et une pensées: les étudiants indifférents du matin que j'avais à enseigner et motiver, le déjeuner que je n'ai pas eu le temps de prendre, les conférences que j'avais à préparer, les mots de mon dernier poème que j'avais à dessiner, la robe rouge que j'avais vue accrochée sur un mannequin en courant vers ma clinique sans avoir eu le temps de l'essayer, mon dos qui me faisait bien mal, ma petite sœur qui me manquait si fort, ma clinique du lendemain matin que j'avais à survivre après mon garde de nuit... et tant d'autres idées qui se bousculaient dans ma tête. J'étais épuisée, je crois. Je ne voyais que mon oreiller où je voulais poser ma tête et tout oublier.

Là, au milieu du couloir, j'entendis une voix, une voix gémissante. C'était sans doute l'un des patients dont j'étais la voisine. En fait, la voix parvenait de la chambre d'à côté...

Et là aussi, juste au milieu du couloir, les infirmières étaient groupées, se racontant leurs amourettes, bavardant et riant à pleines dents. Je les saluai et leur rappelai pour la dixième fois de ne point me réveiller s'il n'y avait rien d'urgent... et je rentraï dans ma chambre. Avant de fermer la porte, j'entendis à nouveau la même voix gémissante qui venait de la chambre d'à côté... «On va bien dormir cette nuit», soupirai-je.

Je me jetai dans mon lit... sans même songer à me couvrir, les paupières déjà fermées.

Et c'est alors que surgirent tes yeux, Latifa. Tes yeux m'appelèrent. Je bondis du lit les yeux grands ouverts... la poitrine serrée. *«La voix... la voix gémissante... tout à côté de moi... au milieu du couloir. La voix... je ne l'avais pas écoutée! O' mon Dieu! Je l'avais si bien entendue pourtant. Elle ne m'a rien dit la voix gémissante, rien du tout. J'avais su que c'était celle d'un patient pourtant, et sans doute ce n'était pas celle de quelqu'un de joyeux...»*

L'angoisse me serra la poitrine... et tes regards, Latifa... *«Serai-je devenue tant insensible? Mais je suis le médecin de garde en ce moment. Je suis supposée être en charge des patients. O' mon Dieu... mais le patient est même dans la chambre d'à côté, la chambre accolée à la mienne. Et malgré tout ça ne m'a rien dit. J'avais traversé le couloir comme toutes les infirmières, comme un robot... qui peut-être peut entendre mais qui n'écoute point, qui peut-être peut voir, mais qui ne regarde point... qui peut-être peut mouvoir mais qui ne sent point!»*

Je bondis de mon lit, le cœur assez gros, et en deux bonds je me trouvai dans la chambre voisine. Et O' grande douleur... ce que je vis me secoua si fort que toute la peine de la journée se dissipa d'emblée. Je vis une vieille femme... les mains accrochées aux bords du lit, la taille amassée, le front brillant de sueur, les yeux brillant de larmes, les regards si misérables, la gorge envoyant la voix gémissante. Elle était toute seule.

Les mots se bousculèrent dans ma gorge. Mes jambes se paralysèrent. Mes larmes restèrent coincées entre mon cœur et mes yeux. Elles ne coulèrent point.

Fadila Naji est depuis deux ans diplômée en médecine de famille et en acupuncture. Elle travaille à Beirut à AUBMC (American University of Beirut Medical center) et enseigne dans le module médecine de famille de Beirut Arab University (BAU). La formation de médecin de famille au Liban exige 4 ans de résidanat après les 7 ans d'études.

Fadila – ce qui signifie vertueuse – écrit depuis l'âge de 8 ans. Jusqu'à récemment, elle a écrit pour elle-même en arabe, en français et en anglais, de la prose et des poèmes. Le texte que

l'on lira ici est le premier qu'elle décide de soumettre à publication. Un texte écrit sous le coup de l'émotion, le lendemain de la garde, griffonné entre les consultations. Première expression de son trouble qui prend des allures lyriques et incantatoires, comme dans la poésie arabe. Un style haletant et parfois surprenant mais un texte où les médecins que nous sommes sauront retrouver leurs expériences premières.

Daniel Widmer

«Ma tante... vous avez mal quelque part?», demandai-je très hésitante et timide. Je ne pus pas la regarder droit dans les yeux. Elle me regarda mais n'articula aucun mot. Elle gémissait plus fort... mais ne disait rien. Je sus après qu'elle était aphasique à la suite d'un accident vasculaire cérébral ancien, et qu'elle était hospitalisée cette fois pour fracture de hanche. Je lui avais corrigé son hypokaliémie durant ma tournée sur les labos des patients. Elle n'avait personne au monde. On l'avait transférée d'une maison d'âgés.

Je ne pus rien dire aux infirmières. Je sentais que je n'avais pas le droit. Je traçai quelques mots stupides sur son dossier, l'ordre du médicament que je décidai enfin de lui donner pour calmer sa douleur après un siècle de gémissements, et ma fameuse signature après.

C'était tout ce que j'avais offert à cet être humain qui gémissait de douleur derrière le mur de ma chambre, à la voix souffrante qu'on avait tous entendue... au milieu du couloir et que personne n'a pu écouter.

Ça m'avait pris beaucoup trop de temps pour écouter. Cette idée me faisait bien mal.

Je traversai le couloir à nouveau pour revenir à ma chambre. Cette fois je me bloquai les oreilles avec les mains. Je ne pouvais plus entendre la voix... ça me faisait si mal de l'écouter à présent. Je tournai la tête pour ne point voir la victime de mon absence! Oui, mon absence. Je ne sais pas comment la décrire autrement.

«O' ma tante... pardonnez-moi mon absence quand j'étais responsable de soulager votre douleur. Peut-être avais-je oublié que j'étais le médecin en charge des malades, non pas des maladies, non pas des dossiers et des chiffres de labo. Peut-être m'étais-je habituée à entendre les gémissements des patients.

Pardonnez-moi avoir été transformée, inconsciemment, en machin ou robot qui ne fait qu'achever des tâches très précises et qui ne peut rien comprendre au-delà de sa programmation. Pardonnez-moi avoir été programmée à corriger votre hypokaliémie mais à ne pas écouter vos gémissements.

Pardonnez-moi avoir oublié pourquoi j'étais à l'hôpital ce soir.

Pardonnez-moi avoir oublié que la médecine est avant tout une mission... pas seulement une profession.

Pardonnez-moi avoir oublié que j'aurai pu être à votre place, ne pas avoir imaginé ce que j'aurai senti si j'étais à votre place... incapable de parler, incapable de bouger, ne pouvant que gémir pour appeler quelqu'un qui ne viendra peut-être jamais. J'aurai probablement souhaité la mort. Pardonnez-moi vous avoir fait souhaité la mort quand je devrai être là rien que pour vous écouter et vous soulager.»

Mes larmes ne coulèrent point. Moi qui ne trouvais toujours rien de plus facile que d'envoyer des rivières de mes yeux pour la plus banale des causes, mes larmes étaient toujours coincées entre mon cœur et mes yeux. Cette fois c'était bien différent.

Je me trainai vers le lit avec dégoût. J'étais dégoûtée et déçue à la fois. Moi qui me croyais sensible, je sentis que j'étais si loin de l'être... et j'avais rondement failli à l'épreuve la plus facile, rien qu'écouter un voisin gémissant derrière mon mur... O' mon cœur, ça fait bien mal. J'allais et venais dans ma petite chambre, contemplant mes pensées. Je ne voyais plus la robe rouge, ni le poème, ni les étudiants indifférents, ni le déjeuner raté. Je voyais tes yeux, Latifa. Je voyais tes yeux dans les siens... dans les yeux de ma voisine gémissante, tes yeux qui m'ont tant déçue une fois en me disant que je ne pouvais même pas sentir avec toi. Tu avais raison... je croyais pouvoir sentir avec toi, avec tous mes patients qui souffrent, mais je suis bien loin de là. C'est si facile de dire que l'on peut sentir mais ce n'est pas aussi facile de le faire.

J'étais le médecin en charge des malades, non pas des maladies, non pas des dossiers...

«Pardonne-moi, Latifa. Je t'assure que tes yeux sont encore là pour me rappeler, même si tard parfois, que j'avais encore trop de travail à faire au niveau de mon cœur pour devenir le médecin que je rêvais être quand j'étais trop jeune avant d'avoir subi la programmation de la science médicale. Tes yeux sont toujours là pour me rappeler, même si tard parfois, que je devais apprendre comment sentir avec toi, tout comme j'apprends si bien les médicaments, les critères diagnostiques et l'examen physique.»

«O' mon cœur, laisse-moi regarder mes patients à travers toi... mes yeux ne font que voir sans regarder. Laisse-moi écouter mes patients à travers toi... mes oreilles ne font qu'entendre sans écouter.

Laisse-moi te placer dans mes yeux quand je regarde mes patients et sur la langue quand je leur parle.

Bats de toutes tes forces devant toute personne qui souffre, tout comme tu battais jusqu'au bout à la rencontre de mon prince charmant quand j'avais 15 ans.

O' mon cœur, sois la décoration de tout mon être. Décore mon visage, mes actes, mes paroles. Décore ma vie. Décore ma clinique, décore ma profession. J'ai si peur de te voir te transformer en cœur d'acier...

O' mon cœur, aide-moi à adorer ma mission. Rappelle-moi chaque jour ce que viens d'écrire. Rappelle-moi avoir pensé à tout ça une fois, car je suis sûre que je l'oublierai à

nouveau... et peut-être pas après longtemps. Je suis toujours occupée à très bien apprendre les lois biologiques et chimiques de la médecine, si bien que j'oublie souvent ses lois humaines et spirituelles.»

«Non... je n'ai pas eu tort de pleurer avec toi, Latifa, je n'ai pas eu tort de visiter ta tombe en secret. Je n'ai pas eu tort d'écrire ton histoire et y penser pour bien longtemps.»

«Pardonnez-moi, ma tante. Pardonnez-moi tous mes patients d'avoir été habituée à entendre vos gémissements sans vous écouter.»

«Je t'en prie, mon cœur, ne deviens jamais un cœur d'acier. J'ai si peur de te perdre, j'ai si peur de ressembler aux références médicales tassées l'une contre l'autre, au coin de ma clinique, un tas de références sourdes, muettes, aveugles.

J'ai si peur de te perdre, mon cœur... j'ai si peur d'entendre à nouveau une voix dans le couloir de l'hôpital et ne point écouter l'être humain qui la gémit.»

(Latifa était l'une de mes premières patientes, je fis sa connaissance quand j'étais étudiante en médecine, elle souffrait de lymphome et de myasthénie grave, nous devînmes amies intimes très vite; elle était de mon âge, très jolie, très intelligente, très inspirante... Notre petite amitié ne dura qu'un an, car son âme lâcha prise après un an... Mais son souvenir, sa profonde inspiration et toutes les grandes leçons que j'ai apprises à travers elle ne m'abandonnèrent jamais.)

Correspondance:
Fadila Naji, MD
Clinical associate
Department
of Family Medicine
Medical acupuncture clinic
American University of
Beirut Medical Center
fn13[at]aub.edu.lb